

Le Louisianais.

L. S. U.
Library
Baton Rouge
La.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 2 NOVEMBRE, 1878.

NO. 1.

LE LOUISIANAIS.
JOURNAL OFFICIEL
—DE LA—
Paroisse St. Jacques.
PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA
Paroisse St. Jacques,
Cimetière P. O.,
Louisiane.
J. GENTIL,
ÉDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:
\$5.00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion.....\$1.00.
Par carré de chaque publication subséquente..... 75.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans—A. G. Romain, Tchou-pitoulas St. No. 15.
St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension—Just Combes, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas—Edouard E. Montou.
Nouvelle-Ibérie—
Vacherie—Morris Feitel.

LA CIVILISATION

—DES—
GUERRIERS ROUGES
—ET DES—
GUERRIERS NOIRS.

I.
Le *Démocrate* de la Nouvelle-Orléans, l'autre jour, a découvert le pot aux roses.

En d'autres termes, il a levé le voile mystérieux derrière lequel travaillaient les grands réformateurs et les précieux politiques qu'on nomme *Nationaux* en anglais et *Nationaux* en français.

Le whiskey, lui aussi, porte le nom de *national*, bien qu'il vienne d'Irlande.

De même avec les *Nationaux*, qui viennent un peu de partout, et dont les origines, pas très-anciennes, ne remontent guère à Pouchoulin.

Car ils ont, Dieu nous pardonne, une origine moins ancienne et certainement plus civilisée.

Que voulez-vous?
Nos pères étaient tout simplement des Anglais, des Hollandais, des Espagnols, des Allemands, des Français et des Acadiens.

Is n'avaient pas la peau rouge de Spotted Tail.

Is ne brillaient pas leurs prisonniers.

Is mangeaient avec des couteaux, des fourchettes, dans des plats, et toute autre chose que de la chair humaine.

S'ils ont, à la première heure de la colonisation, quel que peu comme la langue des Natchez ou des Chickasaws, nous ne la connaissons guère, nous.

Mais nous pouvons dire, l'histoire en main, que ces braves gens à peau blanche, point tatoués et lisant la Bible, ont fait une guerre d'extermination aux autochtones de l'Amérique et préemptoirement prouvé aux Algonquins et aux Iroquois que la poudre à fusil vaut mieux que la poudre d'or.

En vérité, tout prosaïquement, sans honte comme sans orgueil, nous sommes des *faces pâles* et *européennes*.

II.
Mais le *Démocrate*, lui, a découvert que les *Nationaux* de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane étaient toute autre chose que cela.

Nous laissant deviner que ces mystérieux réformateurs, amis de l'ombre, ayant le hibou pour emblème, pouvaient bien être des désappointés, des mécontents, des gens retournant leurs culottes ou changeant de chemise, des ambitieux d'un genre désespéré, des démocrates grincheux, des républicains à quia, voire même des *retourneurs* du fameux Bureau Wells et Cie, il nous force à croire que le nouveau parti possède l'un des plus puissants attributs du Dieu chrétien.

Ce serait un parti en trois personnes ou en trois races.

Car on y trouve des faces pâles, des peaux rouges et des oreilles noires.

Et les Chinois—Omis.
Quant aux guerriers, pas absolument nouveaux, puisque l'organisation, paraît-il, est calquée sur le Know-Nothingism, ils se nomment

Red Warriors.
Guerriers rouges!
Est-ce parcequ'ils aimeraient le sang, ou bien est-ce par respect pour les autochtones, qui se monchaient avec leurs doigts, chassaient superbement et faisaient travailler leurs femmes ou leurs *spawes* comme des bêtes de somme?

Point ne savons.
Remonter aux Indiens est peut-être une idée aristocratique.

Mais si les *faces pâles* d'hier, les Know-Nothingism du nativisme et de l'autochthonie, avaient besoin de peinture rouge pour être de véritables sauvages, l'opération, aujourd'hui, devient un peu plus difficile.

Le rouge prend mal sur le noir. Anssi les *guerriers rouges* de cette dernière race resteront-ils dans toute la sincérité de leur couleur.

Cette couleur, certes, n'est pas un crime, et elle est bon teint. Mais à quoi bon la dénaturer?

Restons tels que le bon Dieu nous a faits. Laissons les acteurs et les vieilles femmes se peindre les joues et le museau.

Ne disputons point, non plus, sur les goûts et les couleurs. Tous les goûts sont dans la nature, et toutes les couleurs dans le prisme.

III.
Ce n'est pas, après tout, que nous soyons les ennemis de l'autochthonie.

Si l'on ne se choisit point sa couleur, on ne se choisit guère son lieu de naissance et ses pères. L'origine peut bien être une crime, mais involontaire.

Connaissez-vous l'histoire d'Oedipe et la tragédie de Sophocle?

Mais passons.
Gardons-nous également de jouer avec la pomme d'Éve.

Quoiqu'il en soit, et si vous tenez absolument à la vertu des autochtones, trouvant que l'américanisme et le nativisme sont des qualités absolues et exclusivement nationales, il nous est bien facile de prouver que C. C. Antoine, ex-lieutenant gouverneur de la Louisiane, bien que *César* et *Céus* par ses parents, est plus autochthone que ne le fut jamais Pierre Soule.

Antoine est autochthone comme L. A. Wiltz, que nous soupçonnons fort d'avoir des aïeux en Germanie ou en France, et comme F. T. Nicholls, qui pourrait bien descendre des Anglais ou des Pétois, à moins qu'il ne descende de Pierre Nicole, le fameux théologien du XVII^e siècle.

Is sont tous les trois natifs.

Mais si leurs pères sont venus de France, d'Angleterre ou d'Afrique, comme aussi leurs aïeux, ils n'ont assurément rien de commun avec les hommes de la tribu des Algonquins.

Pour notre ami Antoine, s'il tient absolument à se transformer en *guerrier rouge*, avec les *nationalistes* de sa connaissance, et à se faire passer pour un des parents de *Billy Bowlegs*, il le peut sans danger.

Mais nous n'avons pas sujet de railler C. C. Antoine, qui ne dit rien et ne pense pas davantage.

VI.
An demeurant, la découverte du *Démocrate* ne saurait être sérieuse, et notre grand confrère a voulu rire.

Des machines de ce genre-la sont des bouffonneries de carnaval. Le Know-Nothingism, folie et présomption d'un moment, alors que le coton était roi et le bonnet souverain, est mort sans résurrection possible.

Que contenait-il dans l'obscurité et le *nativisme* de ses flammes?

Nous savons déjà que son *Red Warrior* n'a ni calumet, ni tomahawk, ni manitou, ni plumes d'aigle, ni plumes de dindon.

Son guerrier rouge, peinturé, déguisé en carnaval, possédant des cris de Chactaw de contrebande, absorbant quelquefois plus de national que la raison n'en demande, n'était pas guerrier de profession. On n'avait pas d'emploi, on voulait un emploi et l'on se battait pour un emploi.

C'était la guerre aux places publiques.

Le patriotisme était dans la poche.

Car le patriotisme, avec les politiques de profession, est un habit d'arlequin dont on s'affaire à tout propos. Y croire serait absurde, et le patriotisme véritable est fait de désintéressement, de dévouement et d'honneur.

Malgré tout, bien que le *Démocrate* ait sans doute voulu rire, et quoique le *Know-Nothingism*, même à trois couleurs, soit une mauvaise plaisanterie au succès fort douteux, il est bon cependant de constater que le *nativisme* a des tendances manifestes à s'affirmer en doctrine politique et sociale.

Ce n'est même plus une vague aspiration. Il y a des faits, des groupes et un parti. En cherchant bien, en soulevant les voiles, on lui trouve un caractère militaire et religieux.

La ligne Américaine de l'Union, au fond de laquelle est Grant, et qui prête le serment sur une Bible exclusivement protestante, ne peut être considérée comme une organisation sans portée et sans importance.

V.
Oni, la doctrine est là.

Et elle s'affirme chaque jour d'une façon plus évidente, passant de l'ordre des sentiments dans l'ordre des idées, de et de l'ordre des idées dans l'ordre des faits.

Elle menace cette république et cette démocratie dans leur avenir.

Meneur est le mot.

Car nous savons ce qu'il y a au fond du nativisme, et quand nous disons que le nativisme, aristocratie singulière, anti-républicaine et anti-démocratique, procède ou entend procéder par la proscription politique, sociale et religieuse, nous ne disons rien d'étrange et rien de nouveau.

On sait la part étroite et misérable que le nativisme fait à l'étranger, en quelle condition politique il vent le tenir, et par quelle infériorité morale et sociale il entend le frapper.

Oubliant qu'une république n'est pas une monarchie, que la démocratie n'est point l'aristocratie, que nous sommes tous, sur cette terre libre, sans les Indiens, des étrangers d'un jour, de deux jours ou de trois jours, il veut transformer les droits constitutionnels et sacrés en privilèges exceptionnels et aristocratiques.

La citoyenneté, si généralement donnée aux noirs eux-mêmes, deviendrait une faveur à laquelle peu d'hommes auraient part. Le bénéfice ne vaudrait pas l'épave. On travaillerait fort, on produirait beaucoup, et la république des natifs compterait pour exclus et pour parias les producteurs les plus actifs et les travailleurs les plus utiles.

Est-ce que le droit n'est pas corrélatif du devoir? Et quand l'homme d'un pays, natif ou non, et surtout d'un pays comme celui-ci, justifie sa présence par des œuvres, affirme sa virilité par des actes, peut montrer ses ongles de travailleur et ses enfants de père de famille, par quels titres extraordinaires et par quel blason nouveau pouvez-vous le démentir contre lui une supériorité positive et une supériorité légale?

Se peindre en rouge ou en autochthone ne suffit pas. Ce moyen, par trop sauvage et par trop primitif, n'est ni selon la liberté, ni selon le siècle, ni selon la civilisation. Il est une injure à la démocratie. C'est de l'américanisme à la façon indienne ou africaine, mais nullement en harmonie avec la Constitution des États-Unis et la grande et glorieuse doctrine des hommes de 1776.

VI.
Oni, le nativisme veut mesurer plus que parémiologiquement le droit aux ayant-droit.

Car, non seulement il veut rendre la citoyenneté difficile à l'endroit d'une classe laborieuse et nombreuse, mais encore il frappe d'incapacité politique toute la classe des citoyens naturalisés.

Peu de chose, en vérité, huit ou dix millions d'hommes!

Car si les États-Unis comptent aujourd'hui plus de quarante-deux millions d'habitants, on sait bien que ces États-Unis, comme peuple, n'existent que depuis cent ans, et que les treize colonies primitives, à l'heure de l'indépendance, avaient moins de citoyens que l'État de New-York n'en possède actuellement.

C'est dire que les naturalisés, les fils de naturalisés et les annexés sont présentement les trois quarts de la nation américaine. Et nous ne sommes pas encore assez vieux pour nous faire une origine mystérieuse et une noblesse de Croisés.

Notre papa fut de Limerick, de Londres, de Berlin, de Gascogne ou d'ailleurs. Nombre de nos papas existent encore. Ils sont de braves gens. Mais si nos pères ont fait ce pays, l'ayant colonisé hier ou avant-hier, ce n'est assurément pas pour que nous en chassions les colons du présent et de l'avenir.

Car le nativisme n'est pas autre chose que la proscription.

S'il ne me chasse pas brutalement, s'il accepte même mon travail et ma production, s'il ne va pas jusqu'à me refuser le droit à la propriété, il me diminue comme homme en me diminuant comme citoyen, et il me ferme, par une iniquité contraire à toute bonne et à toute saine économie politique, les portes d'une cité devenue aristocratique, livrée aux privilèges et n'ayant plus rien de l'égalité moderne et démocratique.

Suis-je encore homme et citoyen, je vous prie, quand vous déclarez doctrinairement et systématiquement que les natifs et les naturalisés forment deux classes distinctes, et que les honneurs et les fonctions publiques seront lapanage exclusif du nativisme et de la noblesse

américaine?
Sommes-nous au pays des Chinois et des mendians?

VII.
La Constitution des États-Unis est sage et grande.

Ceux qui l'ont faite firent des philosophes, des esprits supérieurs et des démocrates souverains par la raison et le patriotisme.

Que cette Constitution, si longtemps respectée, qu'on ne peut fouler aux pieds sans danger de mort, soit donc et reste notre règle.

Car nous lui devons notre prospérité et notre grandeur. Sans elle, les États-Unis n'auraient pas en quinze ans d'existence nationale et de liberté possible.

Or, la Constitution des États-Unis, la plus haute affirmation des droits de l'homme et du citoyen, le véritable code d'un peuple véritablement libre, n'établit aucune différence entre ce que nous nommons les natifs et les naturalisés.

Pardon!
Il en est une. La voici:—«Le natif seul pourra être président de la république.»

Mais cette exception, que la raison et la prévoyance admettent, confirme pleinement la règle.

Et la règle, la règle démocratique, la règle républicaine, la règle nationale, celle qui a été suivie jusqu'à ce jour, et celle qui, nous l'espérons bien, sera toujours suivie, dit que les droits des hommes sont égaux, et que le suffrage universel peut élever aux honneurs publics et aux dignités de la patrie quiconque est citoyen.

Aussi, à ce titre, devant cette déclaration, devons-nous considérer comme inconstitutionnels et comme révolutionnaires les hommes du nativisme, de l'américanisme prétendu et du faux nationalisme.

Ce n'est pas que nous refusions au pays le droit de faire de la citoyenneté une épreuve sérieuse et sensée, et nous savons bien qu'une patrie n'appartient pas au premier vagabond venu; mais si j'ai subi l'épreuve, si j'ai le mérite, l'honneur et les témoignages, permettez que je vous dise simplement et démocratiquement: «Mon ami, je suis homme comme vous, citoyen comme vous, et vous n'êtes pas, malgré votre peinture rouge, plus Indien que moi.»

Les Indiens sont morts.

VIII.
La proscription n'est pas de ce siècle de ce pays, et de cette nation.

Y recourir sans raison d'État, par intérêt vil et social, contrairement à toute morale et à toute philosophie, serait outrager le siècle, le pays et la nation.

Nous ne parlons point des conséquences qui peuvent en découler.

Mais, vrai Dieu! les partis de la proscription sont toujours des partis misérables. Ils sont des injures à la vérité. Ils appellent les poques sombres de la vie humaine et de l'histoire. Ce sont des partis sanglants.

La proscription, quelle qu'elle soit, est odieuse, et si les gouvernements n'ont pas trouvé d'autres moyens, ces gouvernements sont indignes.

Is sont en dehors de la civilisation.

Is sont la négation de la liberté et du despotisme.

Is ne peuvent porter ni le nom de république, ni le nom de démocratie.

Que s'ils portent ces noms, comme en Amérique, il n'ont plus besoin de s'envelopper orgueilleusement dans le manteau du progrès, de réclamer la première place parmi les nations de la terre, et même d'envoyer leurs origines et leurs gloires passées.

Leur fait un roi.

Leurs sympathies sont avec Bismarck et le czar de Russie.

Et que feraient-ils de leur Constitution libérale, qui est une doctrine contraire à leur doctrine, et par laquelle ils se sentent reprochés et condamnés?

Car il faut être logique.

Si la doctrine du nativisme est la négation de la doctrine américaine et constitutionnelle, pourquoi n'en finitions-nous pas un plus vite avec notre forme de gouvernement et nos institutions démocratiques?

Soyons donc francs.

Marchons droit à notre but, et face découverte, c'est à dire sans réserve et sans hypocrisie.

A quoi bon, encore une fois, nous peindre les joues et le nez en rouge?

Ne reconnait-on pas à l'ampleur de nos pieds que nous ne sommes point des *Tuscaroras* véritables?

IX.
C'est qu'il est toujours bon, parait-il, de s'envelopper dans une espèce de mystère.

Le mystère plaît assez communément aux hommes et aux femmes. On aime à être quelque chose ou quelqu'un dans ce mystère. Cela vous donne de l'importance à

vos yeux et aux yeux des autres, et les mystérieux, grâce à l'inconnu, passent pour être grands.

Mais la société secrète, fort bonne peut-être aux temps de la servitude et de la persécution, alors que la parole était un crime et la pensée une condamnation, est au moins ridicule aux temps de liberté, alors que je puis penser tout haut, parler sans crainte et persuader mes semblables.

N'avons-nous pas la chaire, la tribune, la place publique, le forum, l'école et le peuple?

N'avons-nous pas le livre, la brochure et le journal?

Aussi vos mystères n'en sont-ils point, et vos sociétés secrètes, que vous graduez savamment et maçonniquement, n'ont de secrets pour personne. On sait très vite et à votre confusion ce que vous avez dans la tête et dans les entrailles.

Un secret!

Quelle est donc aujourd'hui la véritable couleur d'un secret politique, social ou religieux?

Deux hommes ne peuvent le garder, la femme le dira au vent, et l'enfant s'en amusera comme d'un joujou. Votre secret est celui de Polichinelle. La bonne plaisanterie qu'un secret appartenant à des milliers d'hommes!

O Midas, quelles oreilles!

Car Pan, le Dieu païen des roseaux et de la flûte qui porte nom, signifie en grec *Tout le monde*.

Tout le monde le sait, votre mystère est une histoire qui court les rues, le journalisme, cette trompette des quatre vents, dit aux quatre vents de la terre: Midas a de longues oreilles!

Et le peuple qui aime à rire, qui trouve de la malignité à siffler ce qu'il a pu adorer ou craindre, répète avec variante: Midas a des oreilles d'âne!

Bien plus, les initiés eux-mêmes, après quelques séances plus ou moins sérieuses, se croyant dupes et dupés, se rient mutuellement au nez et s'excellent honnêtement devant le public.

X.
Mais si l'on aime la société secrète par esprit de curiosité, à la façon des enfants, parcequ'on espère y trouver plaisir et distraction, on l'aime également par intérêt et par ambition.

Dans notre république de marchands, et de marchands fort adroits, on fait communément marchandise de tout.

Être de tous les clubs, de toutes les sociétés et de toutes les loges, sans s'inquiéter au fond des principes, est un moyen de vendre son vin, ses liqueurs ou ses drogues. Honni soit qui mal y pense! Nous n'avons ni les mœurs ni le caractère des héros. Disons même, pour être dans le vrai, que nous ne croyons pas à grand-chose. Mais nous possédons au suprême degré l'esprit de trafic et de mercantilisme. La patrie est assez généralement notre honneur, et nous la servons d'ordinaire avec toute la dévotion d'un prêtre vivant des offrandes, des hécatombes et de l'antel. Si l'antel ne *paté* pas, l'antel est mauvais.

Mais l'ambition et le politicien, race fort commune, pour monter aux épaules du peuple, tout au moins jusqu'à la hauteur de la paucité du peuple, sont les membres de tous les clubs, de toutes les sociétés et toutes les organisations. On est pompier, franc-maçon, tempérant, Odd Fellow, chevalier de ci, chevalier de là, templeur, directeur de Comus de Momus et du reste. On a des frères partout. Les candidatures, par ce moyen, deviennent faciles, et la popularité se gagne autrement que par l'élevation de caractère, la noblesse intellectuelle et le patriotisme désintéressé.

Faut-il s'en indigner?

C'est dans nos mœurs.

Après tout, comme le bien ne perd jamais ses droits, comme l'ambition doit trouver son excuse dans certains actes de générosité, et comme il est entre la famille et la cité des groupes et des partis intermédiaires où le sentiment de sociabilité se développe, se discipline et se trempe ordinairement, nous ne devons trouver rien d'étrange et de précisément mauvais dans le groupe de la sympathie, la société de l'assistance mutuelle et les partis du principe politique.

Mais point n'est nécessaire de se peindre le museau.

XI.
Si vous cherchez les ténèbres, vous ne pouvez aimer la lumière.

Qu'aimiez-vous donc?

Nous savons déjà que le nativisme est inconstitutionnel par un côté, le côté des droits politiques.

C'est beaucoup, et c'est trop.

Serait-ce tout?

Le Nativisme, comme son père le Know-Nothingism, est une conception et une pensée du Nord. La Louisiane, bien entendu, n'en a

point le mérite.

Et vous savez que le Nord, surtout celui de la Nouvelle-Angleterre, est avant tout le pays de la Bible, et de la Bible puritaine.

C'est son droit, et personne ne le lui conteste. La liberté religieuse, étant la liberté de conscience, de pensée et de culte, peut être considérée comme la plus précieuse des libertés humaines. Nous savons même qu'aucune autre n'existerait sans elle. Toute liberté dérive de cette liberté première et primordiale.

Et si la Constitution des États-Unis est admirable, unique dans son genre et supérieure aux révolutions, c'est qu'elle affirme la haute philosophie de la conscience libre, de la pensée libre et du culte libre.

En d'autres termes, nous avons des Églises indépendantes de l'État, un État indépendant des Églises, et le droit absolu d'être citoyens sans être sectaires. Et c'est là une grande conquête. La paix, la prospérité et la justice sont au fond de cette doctrine. Mais la guerre, la révolution et la proscription sont au fond de la doctrine contraire.

Voiez l'Europe.

L'Europe n'aura jamais la démocratie et la paix que lorsque l'Église et l'État, séparés et respectés, y occuperont le domaine de leurs droits respectifs et de leurs attributs nécessaires.

XII.
Aussi, dans les ténèbres de votre mystère, au fond de votre Nativisme politique et social, et quoique vous vous en défendiez comme d'une calamité, nous voyons clairement l'intolérance religieuse, la persécution biblique et la tendance manifeste à légiférer sur le domaine de la liberté de conscience.

Nous protestons.

Cette doctrine n'est point la doctrine américaine. C'est une doctrine mauvaise et puritaine, celle des *blue laws* du Connecticut. Elle nous pousserait dans la voie de toutes les ruines. Nous y perdriions notre grandeur et notre liberté. Car la liberté de conscience est la clef de voûte de notre civilisation et de notre nation. Et si vous la brisiez avec le martinet de l'intolérance et du fanatisme, tout tomberait, tout croulerait, et nous serions ensevelis sous les décombres.

En combattant la Nativisme et sa Bible puritaine, nous combattons donc pour la liberté de conscience, c'est-à-dire pour le droit que nous avons tous, dans cette patrie, dans cette démocratie et dans cette république, de penser comme nous voulons, de prier comme nous l'entendons et d'orner nos autels selon nos goûts, nos sympathies et nos fidélités.

Nul ne doit être accepté ou repossé par ses croyances religieuses. Un président de république ne peut être un président de protestants ou un président de catholiques. Les titres religieux n'ont rien de commun avec les titres civils, politiques et sociaux. Une distinction entre les hommes par une distinction dans les sectes, et surtout par une déclaration de supériorité et d'infériorité, serait une chose déplorable. Dieu nous garde de jamais tomber dans cette folie ou ce crime!

Oni, laissez-nous rester dans la vérité, dans la justice, dans la civilisation, dans le progrès et dans la paix. Et qu'il nous soit toujours permis, selon notre conscience et selon notre foi, selon notre volonté et selon notre liberté, quelle que soit notre dénomination personnelle et religieuse, d'être les citoyens égaux d'une même patrie, d'un même État et d'une même république.

Catholiques, protestants ou juifs, nous serions-nous pas des hommes? Et les hommes ne sont-ils pas des citoyens?

Arrêtons les proscriptions!

LE LOUISIANAIS.

Ce numéro commence la quinzième année du *Louisianais*.

Quinze ans!

Amis, merci, et merci à St. Jacques.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de dire si notre œuvre est bonne, si nous avons intelligemment et bravement combattu, si nous avons bien servi notre paroisse et la Louisiane, si nous méritons l'éloge, le blâme ou l'indifférence.

Mais nous pouvons dire que nous avons courageusement travaillé.

Mais nous avons le droit de déclarer que la conscience, la franchise, le patriotisme et l'honneur ont été nos seuls mobiles et nos seuls guides.

Et nous pouvons vous affirmer que nous marcherons toujours dans la même voie, la main sur la même conscience, la volonté soumise au même dévouement, et sans craindre l'inimitié de ceux qui n'aiment ni la vérité, ni la liberté, ni la justice.

Servir plutôt que plaire est notre